

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 février 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—La comète, la lune et la terre, par G. T. Léo.—Primes du mois de janvier.—La Porteuse de Pain (suite)—Légende, par Léonie—Récréations de la famille.

GRAVURES : Angleterre : Ouverture du parlement, lecture de l'adresse de la reine Victoria—Musique : Chant officiel de la ligue des patriotes.—La comète la terre et la lune.—Musique. Le tout est de savoir s'y prendre—Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes. à \$1	86
94 PRIMES	\$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



OUR qui votez-vous ?

—Et vous ?

—Dame ! ça dépend.

—J'ai bien envie de ne pas voter.

Quelle comédie, mon Dieu, quelle comédie !

La semaine dernière, je me trouvais chez un brave citoyen de la rue Saint-Jacques... de Compostelle ; un homme brun entre et dit :

—Eh bien ! mon cher M. X... vous savez que je me présente aux prochaines élections ; je puis compter sur votre voix ?

—Certainement, monsieur.

L'homme brun remercie et s'en va satisfait.

Dix minutes plus tard, un barbu blond arrive.

—Mon excellent voisin, dit-il, je cède aux instances de mes amis ; je pose ma candidature dans le quartier. Vous votez pour moi ?

—Comment donc ! cher monsieur, avec le plus grand plaisir.

Le blond barbu salue et se retire.

Et comme je regardais mon brave citoyen avec des yeux étonnés :

—Je vous comprends, fit-il en souriant. Vous trouvez que je viens de me contredire. C'est vrai, mais que voulez-vous, c'est le seul moyen d'avoir la paix. Si j'avais répondu : "non" à l'un des deux candidats, où si j'avais fait une réponse évasive, j'en avais pour quinze jours à être ennuyé matin et soir par la visite de différents faiseurs d'échevins. Maintenant, tous deux sont contents, et afin de ne pas me faire d'ennemis, je ne voterai pas du tout.

Quelle comédie !

.

Une élection municipale suscite beaucoup plus d'ennuis qu'une élection parlementaire, et ceci est dû à l'absurdité du système suivi dans le mode de votation

Quand donc renoncera-t-on au vote à découvert ?

Je sais bien que des faiseurs de phrases viendront me dire qu'il est mieux de voter ainsi, que l'on doit avoir le courage de son opinion et dire carrément et franchement ce qu'on pense, mais ces gens là doivent avoir intérêt à dire ainsi ce qu'ils ne pensent pas.

Non, un homme ne peut pas toujours voter comme il l'entend, quand il sait qu'on pourra plus tard faire de son vote une arme contre lui.

Croyez-vous, par exemple, qu'il soit facile à un ouvrier de voter contre son patron, bien qu'il sache

parfaitement que s'il est élu il fera un très mauvais échevin, et que les intérêts de la ville en souffriront ?

D'aucuns vont même jusqu'à dire que dans un cas semblable un ouvrier n'a pas le droit, honnêtement, de voter contre celui qui le nourrit, en le faisant travailler, et que ce serait de l'ingratitude, etc., etc.

Ceci est souverainement absurde.

.

Autrefois, quand on ne cherchait pas à faire fortune en cinq ou six jours, mais que le maître et ses employés travaillaient ensemble pendant presque toute leur vie, il existait entre le patron et l'ouvrier des relations qui ne s'arrêtaient pas au seuil de la fabrique, il y avait entre eux un lien sérieux et fort, et je comprends qu'alors le bonheur de l'un étant plus intimement lié à celui de l'autre, leurs intérêts étaient les mêmes.

Mais, de nos jours, le patron et l'ouvrier ont pour ainsi dire disparu. L'un s'appelle capital, l'autre se désigne sous le nom de travail, et ces deux forces sont sans cesse en lutte.

Pour l'ouvrier, le patron n'est qu'une forme de l'ennemi qu'il combat.

Pour le patron, l'ouvrier n'est pas un homme, ce n'est qu'une machine qui doit rendre tant pour cent de plus qu'elle ne coûte.

Dans ces conditions-là, on comprend qu'on aurait mauvaise grâce à faire du sentiment, et qu'il vaut mieux voir la question telle qu'elle est.

.

Quand à nous faire croire qu'il y a des gens qui deviennent échevins sans le vouloir, rien que pour faire plaisir à leurs amis et concitoyens, je crois que personne ne nous suppose assez idiots pour cela.

Si un homme arrive au Conseil-de-Ville, c'est qu'il le veut bien, c'est qu'il le désire, c'est que le besoin de s'asseoir dans un fauteuil sous la tour de l'Hôtel-de-Ville l'empêche de dormir, c'est même, dit-on tout bas (les mauvaises langues sans doute), qu'il y trouve son intérêt.

Dans tous les cas, je ne voterai jamais pour un candidat qui vient dire : *Cédant aux instances de...* Non, non, non ! car je suis certain qu'il ne dit pas la vérité, et quand un homme commence comme cela, je me demande ce qu'il dira quand il sera échevin.

.

Je suppose qu'un étranger de haut rang arrive chez nous, un beau jour—je dis un étranger comme je parlerai d'une députation d'hommes distingués d'un pays quelconque—il est évident que le Conseil-de-Ville, notre conseil municipal, lui ferait une réception officielle.

Avec qui ces étrangers, en arrivant à l'hôtel-de-ville, pourraient-ils s'entretenir ?

Toute députation comprend des hommes de lettres, des poètes, des journalistes, des ingénieurs, des savants, des jurisconsultes, des commerçants éminents, etc.

Eh bien, là, franchement, croyez-vous qu'il y ait dans notre Conseil plus d'un tiers des échevins dont le niveau intellectuel soit à la hauteur de l'importance de notre ville ?

Si vous le croyez, dites-le, mais moi j'en doute.

Et cependant, chaque année on élit des gens qu'on refuserait de voir tous les jours, ou même toutes les semaines, de peur de s'ennuyer.

.

C'est un brave homme, dit-on, tout comme on dirait : c'est un bon garçon, et on vote, on vote, à tort et à travers, sans s'inquiéter du reste.

Je vous parie que si je prends les deux cents hommes les plus éminents de Montréal, sous le rapport de l'instruction, de l'éducation, de la science, de l'honnêteté et même de la fortune—vous les choisirez si vous voulez—je parie, dis-je, que sur ces deux cents sommités, vous n'en trouvez pas dix qui consentent à être échevin !

C'est triste à dire, mais c'est comme ça !

Un de mes amis me souffle dans l'oreille :

"On n'occupe une position dans le Conseil-de-Ville que par orgueil ou intérêt."

Je n'en veux rien croire, quoique j'en ai bien l'air, mais que celui qui nous représente par pur dévouement lève la main !

Loin de moi l'idée de vouloir être inconvenant envers nos représentants.

Je sais que ce sont de bons pères de famille, de braves gens faisant honneur à leurs affaires, c'est-à-dire qu'ils paient leurs dettes quand ils en font. Je n'ignore pas qu'ils rentrent de bonne heure à la maison, et qu'ils remplissent leurs devoirs envers Dieu et la société, mais je crois que beaucoup ne perdraient rien à rester chez eux, et que la ville gagne peu à les avoir comme pères.

Ce que j'en dis est plutôt pour blâmer les électeurs, qui ne devraient choisir que des hommes supérieurs. C'est notre faute à tous, et si plus tard nous reconnaissons qu'il se passe à l'hôtel-de-ville des choses étranges, nous aurons fort mauvaise grâce à nous en plaindre.

Nous devrions réfléchir un peu plus avant de confier nos intérêts et la réputation de notre ville à ceux qui sollicitent nos voix.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ a le plaisir, je dirai plus, l'honneur de vous donner cette semaine une hymne patriotique, dont le titre est une admirable preuve de la force de vitalité de la race française au nouveau monde.

Ce cri du cœur, cette explosion de patriotisme, jeté en plein pays de langue anglaise, cette splendide manifestation, ce chant de la vieille patrie, a nom : *Soyons Français*.

Celui qui a écrit ces lignes, mes amis, j'ai appris à le connaître et j'ai eu le bonheur de l'apprécier.

Mettez-lui la main sur la poitrine, vous y sentez battre un cœur vaillant, et chaque battement de ce cœur est pour la France, cette France aimée, cette France que Victor Hugo nommait

Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours.

L'auteur, Rémy Tremblay, rédacteur-en chef de l'*Indépendant*, de Fall-River.

.

J'aimé les braves, j'aime les franches et bonnes natures.

Tremblay est de la bonne race.

C'est lui qui, le premier, en terre américaine, a levé le drapeau de la *Ligue des Patriotes*, cet étendard si pur, si noble, que nul parti n'a pu, n'a osé essayer de flétrir.

En même temps que lui, j'ai eu l'honneur de lancer au ciel canadien ma note patriotique, plus vague, moins nette, plus vaporeuse, quoique par tant d'une source aussi française, mais le sillon dans lequel je semais n'était peut-être pas encore assez préparé, ou ma semence était plus pauvre.

Mes amis, lisez cette chanson française ; que vos fils la chantent fièrement et que vos filles les accompagnent de leurs doigts de fées.

Calixa Lavallée, un poète musical, a écrit les notes de ce chant de la France nouvelle !

.

La Société Saint-Jean-Baptiste a fait ses élections générales.

En voici le résultat :

M. Adolphe Ouimet, avocat, ancien journaliste, etc., président-général.

M. F. Guimond, vice-président-général.

M. T. Gauthier, marchand-épicer, trésorier-général.

M. Antoine Gauthier, avocat, secrétaire-général.

Ces nominations sont bonnes, mais je regrette de ne pas voir dans cette liste le nom de celui qui a tant travaillé pour l'honneur de la race canadienne-française, M. L. O. David.

Deviendrait-on oublieux dans la Société Saint-Jean-Baptiste ?

L'oubli, dans certains cas, veut dire ingratitude.

J'espère qu'on réparera cette faute l'année prochaine.

.

Peu de temps après l'exécution de Riel, j'ai lu dans un journal que le malheureux chef des Métis était de descendance irlandaise, et que le nom de ses ancêtres était Reel.

Pourquoi disait-on cela, pourquoi semblait-on vouloir nier le sang qui coulait dans les veines de cette victime du "patriotisme poussé jusqu'à la folie," je l'ignore, mais ce que je sais parfaitement, c'est que Riel est un nom tout à fait français.